Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 40 (1902)

Heft: 19

Artikel: Morilles

Autor: X.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199357

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à

L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER Grand-Chène, 11, Lausanne.

Montreux, Ger '7e, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements:

BEREAU DU « CONTEUR YAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER: Un an, fr. 7,20.
Les abo mements de tent des fer janvier, fer avril, fer juillet et fer octobre.
Sadresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. — Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le brigand du Gurnigel.

Le Grand-Hòtel du Gurnigel a été détruit par un incendie il y a huit jours. Nombreux sont les Vaudois et sans doute les lecteurs du Conteur qui y ont passé une saison. Ils se sou-viennent assurément de l'ancien propriétaire et directeur de cette station balnéaire, M. Jacques Hauser. C'est à lui que M. L. Tournier, de Genève, dédia le spirituel poème, dont nous reproduisons ce qui suit:

Le brigand dont je viens vous parler à cette heure (Jacques était son nom) avait pour sa demeure

Pris un lieu vraiment fait exprès.

C'était le Gurnigel, tout près

De Berne, mont fameux par ses eaux admirables
Et ses admirables forèts.

C'est de là, faisant sentinelle,

Guettant sa proie, à gauche à droite, nuit et jour, Que soudain il fondait sur elle Et l'emportait comme un vautour. Pourtant, n'allez pas en conclure Que ce fût un de ces brigands

A farouche regard, à sinistre figure, Barbe noire, moustache en crocs, yeux flamboyants, Un chapeau tromblon pour coiffure, Des pistolets à la ceinture Et l'escopette dans les mains, Tels qu'on en voit fort souvent en peinture,

Et quelquefois, dit-on, dans les Etats romains... Bien loin de là. Le nôtre était tout le contraire. Au lieu d'un chapeau sale, il portait d'ordinaire

Un simple et coquet bonnet noir
Qui, penché sur l'oreille, était charmant à voir.
Avec cela, figure ouverte, heureux visage,
Aimable accueil du geste et de la voix;
En un seul mot, un bon, brave et loyal Bernois,

Tel était notre personnage.

Eh! mais, pour un brigand, me direz-vous, je
Ce portrait n'est point trop à son désavantage. [gage,

Ne vous y flez pas! Tous ces airs engageants,

Je vous le dis en bon langage,

Ce n'était que pour mieux apigeonner les gens Et les mettre ensuite dedans.

Tel homme, tel réduit. — Les brigands, d'ordinaire, Par dessus tout soigneux de se cacher, Se creusent quelque trou dans le fond d'un rocher... Mais lui, c'était encor tout le contraire.

Il s'était fait bâtir, aux flancs du Gurnigel, Au milieu d'un parc de verdure, Un superbe palais, un magnifique hôtel D'une élégante architecture. Les sapins l'entouraient de leur noire ceinture Qu'entrecoupait par place un frais et vert gazon, Et devant s'étendait une vaste terrasse D'où les yeux, embrassant un immense rayon,

Pouvaient voir au loin, dans l'espace La ligne du Jura bleuir à l'horizon. C'était beau, tout cela. Mais quoi! vous le dirai-je? Tout cela, ce n'était encor qu'un affreux piège Pour amorcer les pauvres voyageurs.

Car, dans ces sombres profondeurs, Cet hôtel, ce palais, d'attrayante apparence, Renfermait — mes cheveux se dressent quand j'y

Plus de deux cents cachots étroits et ténébreux Où l'on jetait ces malheureux. Et pour en faire quoi ? Nous verrons tout à l'heure.

Revenons au brigand. Bien que cette demeure Fût à souhait, assurément, Il s'y fût ennuyé tout seul, probablement;

Et d'ailleurs, dans ses embuscades, Dans les bois, sur le grand chemin, Il lui fallait des camarades Pour lui donner un coup de main. Pour lui donner un coup de main.
Il avait donc pris un compère.
Non, je me trompe, il en avait pris deux,
Et des compères si fameux
Que l'on pouvait bien dire d'eux
Qu'ils faisaient ensemble la paire. L'un lui servait de secrétaire : Alerte comme une fourmi Il allait, il venait, toujours à son affaire,

Trouvant le secret de tout faire Et de ne rien faire à demi. Du brigand, en un mot, c'était le grand ministre,

Et c'était lui, d'un air sinistre, Qui, notant sur un noir registre, Qui, notant sur un noir registre,
Désignait le cachot réservé pour chacun.
Quel compère! Mais l'autre était encore pire!
Celui-là, c'était un docteur,
Et je n'en voudrais pas médire,
Car de médire d'un docteur, Cela porte, dit-on, malheur.

Tout ce que je puis vous en dire, C'est que c'était un fin matois, Quoiqu'étant, ou plutôt parce qu'étant Bernois, Car, quand les Bernois sont matois, Ils le sont doublement, je crois.

S'entendant, vous peuvez le croire, Ainsi que des larrons en foire, (C'est le cas de le dire ou jamais) tous les trois Chaque jour s'embusquaient derrière

Leur donjon entouré de bois, Guettant à gauche, à droite, en avant, en arrière,

Et dès qu'au détour d'un chemin Apparaissait à pied, à cheval, en voiture, Quelque amateur de la belle nature, Tous trois lui courant sus, soudain, L'enlevaient en un tour de main, Et tout pour eux était de bonne prise;

Point de grâce, point de remise, Tous y passaient: les paisibles Vaudois, Les sérieux Neuchâtelois,

Les agréables Zurichois, Les bons, les solides Bernois, Même les maigres Genevois. Cependant, leurs morceaux de choix. C'étaient, dit-on, et je le crois, C'étaient les excellents Bâlois.

L'auteur décrit ensuite les tourments des voyageurs capturés par les brigands du Gurnigel: le lever à l'aube, la promenade à la source par le vent ou la pluie, l'eau nauséabonde qu'on s'administre dans un grand verre ad hoc:

On le comprend, cet affreux bock Vous soulevait le cœur, on faisait la grimace; Au docteur on demandait grâce. Mais l'impitoyable docteur, Prenant ses airs les plus sévères: Si vous avez bien mal au cœur,

C'est très bon signe! allons, encore deux ou trois Rien n'est meilleur pour l'estomac! »

Il fallait obéir, et erac! On s'en mettait encore deux ou trois dans le sac!

Après, c'était une autre histoire. On vous menait dans une chambre noire Où se trouvait une baignoire,

Et l'on vous échaudait de la belle façon. Puis, quand on vous avait fait cuire, Bien à point, comme un saucisson,

Soudain, un autre cabanon S'ouvrait et c'était encore pire, Car, cette fois, c'était, supplice affreux! D'en haut, d'en bas, par devant, par derrière, La douche froide et meurtrière Qui fondait sur le malheureux! Il avait beau, comme une anguille, Se retourner; en lame, en lance, en arrosoir Elle ne cessait de pleuvoir,

Tantôt piquant comme une aiguille, Tantôt coupant comme un rasoir, Tantôt frappant comme une trique Et le pauvre homme, tout tremblant, Après avoir été rôti comme en Afrique,

Etait gelé comme au Grönland!. Et ce n'était pas tout, car, après ces supplices, Devinez avec quoi le traître et ses complices Restauraient ces infortunés

Et leurs estomacs ruinés ? Pour tout potage, hélas! jours et dimanches, Renouvelant le brouet grec, Ils avaient... une soupe blanche, Avec un morceau de pain sec.

Oui, c'était là leur ordinaire, Le matin, soupe au riz, et le soir soupe aux grus! Quelquefois, seulement, variant les menus,

On changeait, sens devant derrière, Le matin, soupe aux grus, et le soir soupe au riz!

Cependant, les reclus du Gurnigel se faisaient à ce régime, si bien qu'au moment de la délivrance, ils se prenaient à regretter et la douche et la soupe au riz. Mais le brigand, surtout, s'était fait chérir d'eux:

Pourquoi l'on aimait tant cet homme, Et les deux autres avec lui, Ce trio de larrons, Hauser, Verdat , Tschumy ', (Allons, voilà que je les nomme!...) La raison en est assez claire: C'étaient... c'étaient de bons brigands! Allons plus loin, vérité toute entière C'étaient des brigands excellents! L. Tournier.

Morilles.

Il y en a, cette année, comme quand on dit qu'il y a des pommes. Et les amis de ce singulier champignon peuvent s'en donner à cœur joie, le gourmet de le manger, et le morilleur de le cueillir. On ne sait pas encore qui des deux a le plus de plaisir.

Tout le monde peut trouver des morilles. Mais pour être un bon morilleur il faut rem-plir quelques conditions élémentaires, dont la plus indispensable est d'habiter un pays à morilles. Au surplus, il importe de connaître les coins, de se lever de bonne heure et de voir clair! Pour qui n'est pas morilleur de race, la première partie de morilles est toujours une déception. Un tiers vous a introduit auprès du maître. On part de grand matin. La troupe est petite: le maître, son fils Jules, le tiers et vous. Après deux heures de marche, la chasse commence, peu fructueuse. De temps en temps la voix du maître s'élève: « Jules, cours vite voir sous cette five (sapin) si des fois il y a quelque chose . » Et Jules de courir et de rapporter

Le docteur Verdat, ancien médecin de Gurnigel * M. Tschumy, actuellement gerant de l'Hôtel Beau-Rivage, à Ouchy.

une douzaine de morilles. Quand ce petit manège s'est répété quelques fois, vous commencez à concevoir qu'il existe un rapport entre la five et îla morille, et, dans le secret de votre esprit, vous bâtissez votre petit château en Espagne. A la première five en vue, vous prenez les devants et... revenez bredouille! D'ailleurs le maître, son truc éventé, change de tactique: on passe en famille sous les fives.

«En voilà une!» dit Jules.

Agité comme une mouche prise sous une cloche, vous tournez éperdument sur vousmême, sans rien voir.

- Où donc?

— Là, entre vos pieds ; ne bougez pas, vous allez l'écraser.

Enfin, vous comprenez que le calme vous manque et que le calme est la condition since qua non pour découvrir la morille. Aussi, la journée finie, vous aurez quand même dans le fond de votre mouchoir une demi-douzaine de morilles parfumées et plutôt grosses, car vous n'aurez su voir que celles qui le sont!

Pour qui tient à la réputation de bon morilleur, il est aisé de s'en donner l'apparence. Voici la recette ; surtout, servez chaud!

Voici la recette ; surtout, servez chaud! Vous remplissez votre mouchoir de petites pives et de mousse ; par dessus vous arrangez les quelques morilles trouvées, de façon qu'elles se laissent entrevoir discrètement.

— Tout ça de morilles! dit un passant.

- Et puis qu'on n'en a pas encore assez.

- Eh bien, vous êtes des fins!

Et pendant qu'un sourire de triomphe et de condescendance s'esquisse sur vos lèvres, vous passez lestement et pour cause.

Les morilleurs sont volontiers un peu blagueurs. Quand ils comptent leurs prouesses, ils rendraient des points à ceux de Marseille ou de Tarascon.

— Te souviens-tu de la morille à Gérald, celle qu'il avait trouvée dans le trou d'une pierre, au fond de son jardin? On pouvait bien la voir, mais pas la toucher.

— Et la mienne, celle qui avait poussé sur le bord de mon képi, où je mets mes morilles sèches? Je l'avais laissée pour l'inspection et le major m'a fiché six heures de clou : il a cru que j'avais mis deux ponpons à ma seille à

choucroute.

- Moi, j'ai vu mieux que ça, dit le maître. Il y a deux ans, j'avais ramené un gros mouchoir de morilles depuis la Begasse et, nature, comme le mouchoir était propre, je m'en suis servi plus tard. Voilà-t-il pas que le printemps suivant, je me sentis pris par le nez; plus moyen de souffler! Je consulte le docteur, celui du Château, et qu'est-ce qu'il découvre? Une grosse morille qui m'avait germé dans la trompe à moustache!
 - La trompe d'Eustache, je suppose.
- Fais pas le malin; de moustache, quand je te dis! Et qu'elle forçait vingt-trois centimètres...

— Et qu'en as-tu fait?

— Pardi, je l'ai envoyée à ceux de B., pour en semer la graine aux Naz! X.

Une séance chez le dentiste.

Elle me faisait très mal et lui m'attendait. Je vais jusqu'à la porte, puis, au moment de presser le bouton de la sonnette, je m'aperçois que je n'ai plus mal du tout. Alors, me souvenant d'avoir encore plusieurs courses à faire en ville, je m'en vais. Mais à mesure que je m'éloigne de la maison du dentiste, la douleur augmente et, bon gré, mal gré, il faut y revenir. Cette fois, inutile de sonner; la porte s'ouvre comme par enchantement: « Si madame veut attendre ici, monsieur sera libre dans cinq minutes. » Oui, cinq minutes de dentiste; cinq quarts d'heure pendant les-

quels on est partagé entre la souffrance et l'appréhension de voir arriver le guérisseur.

« Monsieur, elle me fait horriblement souffrir. Ce doit être celle-ci, en haut à gauche, à moins que ce ne soit celle-là, en bas, un peu plus à droite. » - « Hm, hm, montrez-moi ça.» Et scindant son discours de petits coups, qui vous vont jusqu'aux mœlles, de son instrument d'acier sur mes dents: « Celle-ci (un coup) aurait besoin d'être aurifiée; celle-là (un coup) n'en vaut plus la peine : nous allons l'extraire tout à l'heure. Ces deux-là, au coin (deux coups) ne vont pas tarder à se carier. Si nous les arrachions toutes, qu'en dites-vous? Avec un médecin et du chloroforme cela ira tout seul. Les premiers jours vous souffrirez bien un peu; du reste, ce n'est pas mon affaire. Mais après, oh après, nous vous mettrons un beau ratelier complet, conditionné d'après les plus récents progrès de l'art et vous serez débarrassée de moi et de mes confrères à tout jamais. » — « Ma dentition est donc en bien mauvais état? » — « Non, non, trois ou quatre qui ne vont pas, les autres sont saines. Seulement comme on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mieux vaut prendre ses précautions » Eh bien, merci; vous êtes gentil, vous, avec vos précautions. Ne pourrait-on pas aussi, toujours par précaution, vous couper un bras, de peur que la gangrène ne s'y mette plus tard? » - « Alors, allons au plus pressé. » Et la pince d'acier se ferme sur ma dent. -- « Aïe, aïe, mais arrêtez, arrêtez donc! je ne veux pas qu'on me fasse mal. Reculez-vous. » « Lâchez-moi, lâchez-moi donc! Comment voulez-vous que je travaille quand vous me tenez les deux mains? » - « Alors, vous vous arrêterez quand je crierai? » — « C'est bon, maintenant J'ai encore six victimes qui attendent. Voulez-vous, oui ou non? » puisqu'il le faut. Seulement ne me faites pas mal. Oh, aïe, arrêt.... aïe oh, vous me...! - « Han! tenez, la voilà votre dent, dans cette cuvette. C'était le moment de l'ôter. Quoi? » - « C'est tout ? » - « Non, maintenant je vais plomber l'autre. » - Et l'homme de l'art relève le marchepied du fauteuil pour que je ne puisse bouger, m'enfonce un tas de choses en caoutchouc dans la bouche et s'apprête à me bâillonner Moi, j'arrache tout! - « Non! je veux descendre de là. Je ne veux pas me laisser bâillonner, je ne veux pas qu'on m'attache! Comment voulez-vous que je me défende dans ces conditions?» — «Mais c'est justement pour que vous ne vous défendiez pas » - « Et moi je veux me défendre, na! » — « Alors nous ne pouvons pas nous entendre. » - « Mais oui, vous n'avez qu'à faire comme je vous dis, voilà! » — « Mais non, c'est vous.... ».

Cependant, nous avons fini par nous entendre: la dent, objet du litige, a été aurifiée et j'ai gardé les autres.

ELÉONORE BICHELER.

Lè coincoirès à Dordon.

Sti an, l'est l'abbahy dâi coincoirès, âobin, se vo z'amà mi, l'est l'an ïo clliâo vermenès dè bitès saillont dè terra po prevola su lè noyi, lè pérai, lè pomai, enfin su ti clliâo bio z'abro dè noutrès verdzi; on ein vai pertot, pè lè tsamps, lè prâ, lè courtis que dévouront et dépelhiont tot, asse rai qu'on protiureu que tint on pourro diabllio pè sè pattès.

S'on poai on iadzo arrevà à estermina totès cliiao vaunézès dè bitès, du la premira tant-qu'à la derraira, cein sarai 'na ruda boun'affére, mâ, n'ia pas méche! Kâ l'est tot coumeint lè motsès et lè tavans, cein granè tant qu'on derài que ti lè z'ans y'ein a mé et jamé dè la via on ne vao poai ein férè façon, à mein que lo bon 'Dieu ne no baillài on coup dè man, on dzo que sara dè bouna et que l'einvouyai con-

tre cliào bourtià dè bitès, onna peste, on déludzo, lo choléra mortibusse que dourài on part dè senannès et que lè fassè crévà à tsavon et lè voires assebin.

Mâ, po lo momeint, faut se conteintà d'ein estermină no-mîmo lo mé qu'on pào et l'est por cein que ti lè z'ans que cliiào tsancres dè cancoires sè mettant à prevolà, faut alla sacâorè lè z'abro la né, âobin dè bon matin adon que le sont aliettaïes pè dezo lè folhies, ein reimpllià dài sa et lè portà dein la tsaudaire dè la coumouna po lè z'escoffiyi.

Et, coumeint vo sédès, tsacon est d'obedzi d'ein veni portà on tant dè quartéron, suivant dièro l'a dè pousès dè terrain.

Dein 'na coumouna proutso dè Montblliesson, l'aviont décidà, po clliào cancoirnès, dè menà lè tsaudairès ein défrou dào veladzo, ïo on fasai lo fu dein lo teimps quand on batioràvès lo tsenévo, paceque y'ein a que desiont que clliào couétès dè cancoirnes fasiont cheintre mau pè lo velàdzo; l'ont amenà on demimoulo dè sapin po férè couaire l'édhie et quatr'à cinq sa dè tsau po mécllià per dedein, que cein dévessài férè crévà cllia vermena sein trève ni rémission. Et coumeint faillai bin dou gaillà po férè tot cé commerço l'ont nonmà lo sergent et lo taupi « préposès ài coincoires » à trai francs per dzo.

Po que clitão bitès, on iadzo crévaïes, n'eimpouézenai pas et que séyant reduitès bin adrai, l'aviont fé, découtè lè tsaudaires on pecheint crao et à mésoura que l'eint aviont fé 'na couéta, lè poaisivant avoué on goumo et lè tsampàvant dein la crao, pu l'ài fottiont on part dè palà de tsau pè dessus et vouaiquie fé, passavont adon à on autra couéta.

On dzo que lo vôlet à Dordon, arrevà avoué dou sa dè coincoirnes su 'na bérossa, lo sergent et lo taupi étiont vïa, l'aviont età baire on demi litre à la pinta, ka paret que cé meti baille onco prâo la sai; adon noutron vôlet, quand vai que y'avâi nion perquie, s'est de: « Ne vu pas dzoure on chàora ice et pisque sont vïa, vè férè mé-mimo.

Ne fà don ni ion ni dou, déliette se sa et le voudhie'na pas dein la tsaudaira, mà dein lo crâo et quand l'eut fé, l'eimpougne 'na pâla qu'ètâi perquie et se met à combllià lo crâo avoué la terra qu'on l'âi avâi tré, pu fot lo camp avoué sa bérossa et se sa ein se deseint: « Clliào coo ont onco dâo bon teimps, sont bin payi et no faut férè lao z'ovradzo! »

Quand lo taupi et lo sergent se sont ramena de la pinta, l'ont rattisa lo fu qu'allave se détieindre, ma n'ont papi z'u couson d'aveza lo crao et, coumeint n'aviont perein de coincoirnes à couaire, se sont chèta découte le tsaudaires et se sont met à tourdzi ein atteindeint que cauquon arreve avoué dao butin.

Mâ tandi que tourdzivè, vouaiquie qu'on oùt 'na brechon dâo diabllio pè vai lo crâo; on n'ouïessai què bz... bz... bz... bz... qu'on arâi djurâ que totès lè cancoirnès dâo canton dansivant déveron tant cein fasâi dè boucan. Ma fai lài dou gaillà vont vaire et quand vayont tolès clliào bitès que ressaillivant dè terra, l'eimpougnont dâi châtons et râo! râo! lè z'étertessant tant que pooivant, mâ totès lè menutes, l'ein ressaillivant dài z'autro que sè mettiont à prevolà et faillai restà quie po lè z'aclliopâ. L'ein ont zu po 'na bouna vouarba, allà pi!

— Tot parai, desai lo taupi, quand lè z'uront tré totès escofiyi, faut que cllião bitès séyant dures à crévà, kâ portant l'ont barbottà doutrai iadzo dein la tsaudaire et te vai, le sont onco ein via!

— Cein m'ébahiè assebin, fà adon lo taupi, mâ que vâo-tou? l'est petétrè assebin la tsau que n'ein met dedein que ne vaillai rein, ora on fà dè la tant crouïa martchandi!... **